

elle eut la besogne la plus facile, celle de couvrir de mousseline les carcasses en fil de fer. Elle s'y prit fort mal, et au commencement gâta tout ; mais elle fut encouragée par ses compagnes qui, au lieu de se moquer de sa gaucherie, lui montrèrent à se tirer mieux d'affaire.

## II

Rosa se plaisait fort dans son nouvel état, aussi le soir quand elle rentrait, elle apportait avec elle la gaieté au logis. Elle se mettait à tout, et elle puisait dans son petit cœur des forces au-dessus de son âge. Ainsi, le matin, elle se levait avant le jour, lavait ses frères et sa sœur, faisait à manger pour son père et toute la petite famille, arrangeait le ménage. Quand toute cette besogne était finie, elle mettait son chapeau, conduisait ses frères à l'école de charité et s'en allait à son atelier, le cœur content de la certitude d'avoir rempli son devoir.

Un jour qu'elle s'en allait ainsi, comme de coutume, donnant une main à Jacques et l'autre à Robert, elle fut remarquée par une dame et une petite fille qui faisaient une promenade matinale. Celles-ci furent frappées de l'air, modeste et protecteur tout à la fois, avec lequel elle conduisait les enfants, et la dame s'approchant d'elle, lui dit :

— Où allez-vous ainsi, ma chère petite ? vous êtes bien jeune pour être chargée d'enfants plus jeunes encore que vous.

— Or, je vous dirai une chose, c'est que Rosa, quoique fort gentille sous beaucoup de rapports, avait le malheur d'être extrêmement timide, surtout avec les personnes d'un rang plus élevé que le sien. Cela provenait de ce qu'elle n'avait jamais l'occasion de voir de nouveaux visages. La vue d'une dame avec un chapeau de velours, une robe de soie et un manchon ; d'une petite fille vêtue avec une élégance qui l'émerveillait, lui fit perdre la tête. Aussi faisait-elle une mine fort drôle. Ses yeux étaient baissés, ses joues toutes rouges : elle regardait à droite, à gauche, comme pour chercher de quel côté elle allait se sauver. Elle fit enfin un effort sur elle-même et, râclant la terre avec son pied droit en manière de révérence, elle dit :

— Je ne sais pas, Madame.

— Comment, mon enfant, vous ne savez pas où vous allez, c'est singulier. Mais où est votre maman ?

— Je ne sais pas, Madame.

— Où demeurez-vous ?

La pauvre Rosa était si effarouchée, qu'elle ne trouva encore à répondre que :

— Je ne sais pas, Madame.

La petite fille riait aux éclats d'entendre ainsi cette phrase continuellement répétée, et Rosa, sentant combien elle avait l'air sot, prit son grand courage et reprit :

— C'est-à-dire... si je sais ; nous demeurons à Clerk-Lane, maman est morte, et papa est toujours malade ; nous sommes bien pauvres et c'est moi qui suis l'aînée, et c'est moi qui les soigne tous, et je vous salue, Madame.

Elle avait débité tout cela avec une étonnante volubilité, comme si elle eût été bien pressée d'en avoir fini, et, tout essoufflée, elle entraîna ses frères vers l'école. Mais la dame l'arrêta en souriant :

— Pas si vite, pas si vite, petite amie ! maintenant que votre langue est déliée, vous me direz bien comment vous gagnez assez pour faire vivre tout votre monde.

— Oh ! je gagne beaucoup ; je travaille à l'atelier

de poupées et je gagne douze sous par jour : mes compagnes me laissent manger avec elles, parce que je les aime bien. Papa tresse de la paille pour des corbeilles et on lui donne quinze sous par jour pour cela ; c'est assez pour lui et les trois petits.

— Mais pour votre loyer et les vêtements les plus indispensables, comment faites-vous donc ?

— Les habillements ? nous nous en passons ; quand il fait froid nous courons plus vite pour nous réchauffer. Quant au loyer, mon père me disait ce matin qu'il faudrait peut-être encore nous en aller de notre petite maison : le propriétaire est venu hier, il menace de nous chasser si nous ne payons pas.

Les yeux de Rosa se remplirent de larmes à ce souvenir.

— Tenez, prenez cette carte, mon adresse est dessus, et venez demain me voir à sept heures du matin, je tâcherai de faire quelque chose pour vous aider.

Rosa essaya encore de faire une révérence, mais comme elle n'avait jamais eu de maître de maintien, elle ne savait guère s'y prendre avec grâce ; on lui tint compte de sa bonne volonté, et la dame ainsi que la petite fille la regardèrent s'éloigner en lui souriant avec bienveillance.

Cette dame si douce et si charitable s'appelait madame Wilson. Elle était veuve et fort riche. Elle n'avait qu'une enfant, sa petite Sophie qui l'accompagnait. Malheureusement, sa santé était si mauvaise, qu'elle n'avait pas toujours pu s'occuper de sa fille autant que son cœur maternel le désirait. Elle revenait d'un long voyage en Italie, où les médecins l'avaient envoyée afin que sa poitrine délicate respirât un air plus doux, et Sophie avait été laissée chez une sœur de son père. Cette tante Marguerite était bonne, trop bonne même, et madame Wilson retrouvait après une grande absence sa fille bien gâtée. Chez nous tous, mes petits amis, se trouve le germe de bien des défauts, et il est essentiel d'en arrêter l'accroissement ; vous trouvez fort dur d'être punis, et vous allez rire de moi lorsque je vous dirai que pourtant il faut être reconnaissants envers vos parents, vos maîtres, vos institutrices qui vous punissent ! — Remercier d'une punition, d'une réprimande ! C'est trop fort ! Pourtant c'est ainsi, et en réfléchissant bien, vous me comprendrez ; d'ailleurs, comme j'ai une longue histoire à vous raconter, peu de temps et peu de place, si c'est une énigme, je vous la laisse à deviner. Sophie trouvait tant d'indulgence chez sa tante que les charmantes qualités de son cœur se trouvaient étouffées par mille travers fâcheux. Madame Wilson s'en aperçut bien vite, s'en affligea d'abord, puis, après avoir prié Dieu et la Ste. Vierge de la guider et de la seconder, elle résolut d'éveiller chez sa fille les bons sentiments qu'une éducation trop molle avait laissés endormis. — Aussi saisit-elle avec empressement la première occasion qui se présenta pour commencer son œuvre.

Rosa fut cette occasion.

Le lendemain de leur rencontre avec cette pauvre petite fille, quand Sophie s'éveilla, elle trouva Madame Wilson levée et déjà prête.

— Comme vous êtes matinale aujourd'hui, maman, dit-elle.

— Oui, répondit Madame Wilson, je me suis levée plus tôt que d'habitude, parce que j'attends la petite fille que nous avons vue hier.

— Oh ! c'est vrai, j'avais oublié que vous lui aviez dit de venir à sept heures. Et moi qui ne suis pas encore levée, je veux pourtant la voir. — Bah ! elle attendra, voilà tout.

— Vous oubliez qu'il faut qu'elle aille à son ouvra-